



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,
RUE SERVAN, 8.

Politique et Hebdomadaire.

ABONNEMENTS : TROIS MOIS, 2 fr. 50.

Pour Lyon et le Rhône :

BOITE
RUE DE CONDÉ, 39.

UN EMPLOYÉ MODÈLE.

Ah ! ça, disez donc, les gones, vous qui farfouillez dans les grands papelards, c'est-y vrai que nous vons c'te fois monter note commerce de Republique, pour de bon ? Blague dans le coin, disez-moi voire si c'est vrai. Pace que, voyez-vous, si c'est pas une frime comme en quarante vuite, faut s'aligner, et que j'ai justement ça que nous faut pour faire marcher note boutique. J'ai un plan sogné, que nous serons sûrs de pas faire clincaille, et que je sis payé pour m'y connaître, j'ai fait z'un apprentissage que m'a coûté gros de pignolles sans compter le tarabustement et les coups de tavelle sus le coquelichon.

C'est que moi aussi j'ai fait de commerce dans le temps, et que ça m'a rapporté plus de cognes et de dessempillement que de pognon, tout uniment à cause que j'avais arrapé de commillons de rave cuite et canailles pires que Mandrin.

Ecoutez voir un peu rien qu'une de mes histoires, voui, rien qu'une pour pas vous embarlificoter la comprenette de cancorneries d'avant les inondations.

Adonque, une fois, je manigançais avé d'autres mamis un chenu commerce que gn'avait gros à ramasser de piastres. Là-dessus velà-t-y pas que ceux-là que je fesais de collagne avé eusses, que m'amènent, un beau matin, un caissier pour sogner le saint-frusquin et tenir les livres. C'était

fer ou le télégraphe à la trique. Bon, ça va bien, velà mon particuyer que commence son tran-canage : cristi ! fallait voir comme ça marchait ! Jamais, du grand jamais, j'avais pas tant brassé d'affaires et tant vu de pratiques dans la boutique ; et pis qu'y tenait ses livres, fallait voir : de vrais ezemples d'écriture de chez les frères ; pis aussi tous les ans y me tirait un éventaire ousque gn'avait tout ce que nous avions ramié : y en avait de mille millions et de z'ouvriers pour faire l'ouvrage ; enfin y semblait que nous étions les maîtres de la fabrique et de toutes les Uropes, si tellement que je me gonflais, que je me redressais tant que la terre pouvait plus me porter.

Velà tout de même qu'un jour mon caissier s'amène avé son air boîme et me fait siner un tas de papiers tout pleins de pataraphes, pis velà mon particuyer que s'en va faire la pratique censément, et que fiche le camp, comme Malbrou, si tellement que je l'ai plus revu. Bon ! mais velà-t-y pas que le lendemain on fait toc toc à la porte : c'était un certain grand galavard que voulait d'argent en pour un des papiers que je n'y avais couché ma sinature dessus. — Mais, que je quince, c'est pas à moi à payer. — Pardon, qu'y me rebrique, ce billet n'a pas été payé, et comme vous l'avez endossé, c'est à vous que nous sommes forcés de le présenter, veuillez payer si vous voulez vous éviter les frais ; vous garderez votre recours contre... Moi qu'aime pas les chapottements de dispute, je pique une tête dans la caisse pour chercher les piastres ; ah, bonnes gens ! y n'était si fort sus la chiffre, mon caissier, qu'y n'avait tout rafflé ! pas mèche de payer ! Et c'est pas le tout, c'est que, pendant six mois, tous les jours on me rapportait de ces

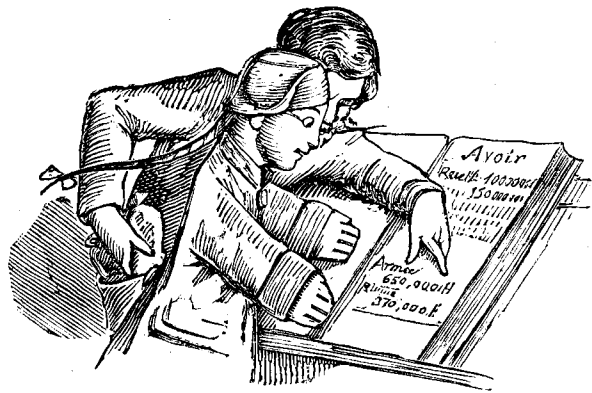
saloperies de papiers ; pis finablement, y me débaroule sus le casaquin un z'huissier avé ses pousse-culs et une grande feuille que disait en écriture que j'étais condamné t'à payer cinq mille yards pour tous ces torches..., qu'autrement on me vendrait mon mobiyer et jusqu'à ma payasse. Pour bien faire voir que c'était pas pour de rire, y m'ont saisi toutes mes frusques ; je m'en sis t'y vu pour me décapiller.

Enfin, je me sis dérapé de leurs arpions. Mais tout de même y m'ont joliment fait de dégât dans la baraque, et que m'a fallu prendre un peintre plâtrier pour retaper l'hosteau. Mais, imaginez-vous, les gones, que ce borniclasse n'a tenu la boutique fermée pendant cinq ans, que j'ai pas pu faire pour deux sous de bon argent ; y voulait quasiment rebâtir toute la maison, l'animal, et à sa mode encore ; y n'en perdait la boule, vrai, et une fois que je le gueulais de vite finir, s'est t'y pas fiché dans l'idée de me passer en couleur, moi aussi, comme les galandages : y m'allonge son pinceau sur le bec et me

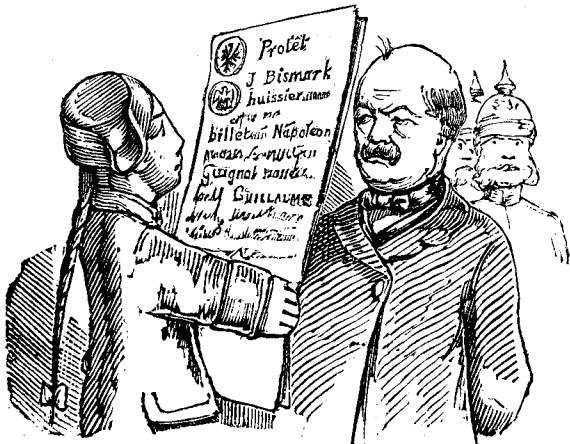


colle la pleine bouche de vernis que ça m'a arrappé les lèvres si tellement que j'ai pas poyu piauler de six mois. Vous vous rappelez ben, les gones, comme je n'en ai t'été saisi l'an darnier.

Reusement que je l'y ai fait son compte la semaine dernière, et que je l'ai gandayé, le masque ; nous vons pouvoir rouvrir la boutique. Mais c'te fois, faut pas bêtiser, les frangins, et si vous voulez que je soye avé vous, et que notre commerce marche, eh ben ! y nous faut prendre une chenuse demoiselle de magasin. C'est rien que comme ça que nous pourrons faire revenir le monde qu'osent plus remettre le nez chez nous,



censément un gone comme y en avait pas, un caissier dans les nouvelles éventions, un mami que savait ses quate règles et les autres pire que son catéchisse, que vous abattait les murtipicassions, les additions et les soutrassions à la vapeur, enfin un miracle comme y en a pas à Forvière, quéque chose comme les chemins de



tant y gn'y a eu de saccagement, pis aussi une fille, voyez-vous, c'est plus tranquille que ces fourrachaux de garçons. Ben vrai qu'au jour d'aujourd'hui les filles sont quasiment comme les garçons, mais j'en ai une, moi, que fera en plein note affaire. Je la connais de longtemps, allez, la colombe, et je la raime; ah! nom d'un rat! rien que d'y penser mon cœur n'en gigaude de joie. Ah! c'est qu'elle est si chenuse: de z'agnollets doucereux et reluisants à faire tourner la tête au cheval de bronze, de joues comme de pommes d'api, une bouche comme de griottes, un petit nez, tout ce que faut, quoi! Tez, arregardez voire, les gones, la velà la canante; te



pas qu'elle vous va et que vous serez bigrement n'aise qu'elle tienne vote boutique? Ah! tas de galavards, gn'a pas à vous z'y demander; vous n'ouvrez déjà vos quinque's comme de matous que font la ronde sur les étouilles, et vous n'en belètez de la coquer à la pincette; ça va bien, on vous y laissera ly faire mimi pour le jour de l'an et pour sa fête; seulement, z'enfants, attention, la laissez pas piautrer, elle est bonne fille, gentille comme cinq sous, amiable avè tout le monde, si bien les pauvres canuts que les gros négocriants, mais elle veut pas qu'on la lapitrogne, et du premier coup qu'on l'y fera de gognandises que sont pas à faire, elle s'escannera que nous ne la reverons plus, pace que c'te colombe elle s'appelle..... LIBERTÉ!!!

GUIGNOL.

DE LA CHINE AU GOURGUILLON.

La compagnie P.-L.-M. vient de trouver un moyen de chauffer les compartiments de toutes classes de ses wagons. Il s'agit tout simplement de laisser agir le soleil. Ce moyen, aussi simple qu'économique, sera expérimenté pendant toute la bonne saison.

Quant à la saison d'hiver, la compagnie est en instance auprès de M. Buffet pour apprendre de lui comment il s'y est pris pour chauffer son élection.

Le cheval de bronze est allé l'autre soir rendre une visite au théâtre des Célestins.

Après une longue conversation, comme la nuit était fraîche, le cheval de bronze crut devoir dire à son interlocuteur :

— Couvrez-vous donc, je vous en prie.

Sur ces mots, M. André, l'architecte du monument, est intervenu sous prétexte qu'on dérangeait ses plans.

L'Algérie ne sait plus où donner de la tête. M. Ducros est démissionnaire, jugez.

Cet aimable fonctionnaire n'est plus aujourd'hui que comte romain; il fait, paraît-il, des instances pour avancer en grade et devenir *Duc ros...main*. Un de ses confrères du ministère de l'intérieur se retire également, M. Léo part.

On ignore si M. Buffet tentera de se faire allouer une compensation.

En tous cas, malgré les démentis de l'agence Havas, on croit que l'ex-ministre n'aurait pas craint, au dernier moment, d'échanger son portefeuille contre celui de la Banque de France.

Le gouvernement turc a promis la grâce de tous les insurgés qui déposeraient les armes d'ici à un mois.

Suivant ce noble exemple, les condamnés à mort de tous les pays d'Europe se sont engagés à ne pas embêter leurs juges, s'ils consentaient à les rendre à la liberté.

GOBE-MOUCHE.



PANTINS & FICELLES.

Nous sommes menacés d'un cataclysme horrible.

Les avocats vont manquer, les avocats manquent! Tous les partis politiques en ont fait, aux dernières élections, une consommation telle, que les plaideurs ne savent plus à quelle langue se vouer.

Il y aurait, en somme, un moyen bien simple d'arranger les choses; nous ajouterons même que la justice aurait tout à gagner à profiter de cette occasion pour opérer une réforme complète dans les us et coutumes du barreau.

Il est parfaitement convenu, même dans la magistrature, que l'issue d'un procès dépend, le plus souvent, du talent, de la clarté et de l'intérêt déployés par les portelangue des parties en présence.

Tel avocat qui plaide bien, gagne tous ses procès; tel autre les perd tous, et tout client qui se livre à ce dernier semble condamné d'avance.

La parole de l'avocat vient donc peser dans la balance de la justice de tout le poids d'une langue qui déroule ses quelques cents mots à la minute.

Quelle iniquité!

M^e X... plaide aujourd'hui deux causes absolument opposées pour aboutir aux mêmes conclusions. Dans les deux cas, un jugement donne raison à M^e X...

Il est évident que, dans l'une ou l'autre de ses affaires, l'impartialité de la justice a été déjouée par les subtilités de M^e X..., la plus fine lame du barreau.

Les chances entre les plaideurs sont donc détruites par l'éloquence éclatante de M^e X..., à côté duquel M^e Z... n'est que de la Saint-Jean.

On voit combien le système est vicieux, et, s'il est vrai que les avocats vont manquer, nous avons sous la main une petite combinaison qui, tout en faisant l'affaire de ces messieurs, dont elle doublera les bénéfices, ne peut manquer de sourire au plateau de la justice.

Puisque M^e X... trouve tout naturel de défendre, le même jour, deux affaires de nature opposée devant une cour différente, pourquoi hésiterait-il à se livrer au même exercice devant la même cour et dans la même affaire.

Vous voyez la scène d'ici. Pour distinguer le demandeur du défendeur, l'avocat aurait deux toques: l'une à cocarde rouge pour le premier, l'autre à cocarde blanche.

M^e X... (cocarde blanche) prendrait la parole :

« — Messieurs, un procès inouï dans les annales judiciaires se présente aujourd'hui devant vous. M. Pitanchard nous réclame indûment une somme de cent cinquante mille francs qu'il prétend lui avoir été escroquée par nous. Je ne qualifierai pas les procédés de M. Pitanchard; mais je prétends vous démontrer que non-seulement nous ne lui avons pas escroqué les cent cinquante mille francs qu'il nous réclame, mais que, bien au contraire, si M. Pitanchard n'est pas aux galères pour nous avoir volé

indignement une somme triple, il ne le doit qu'à la bonté de M. Toutandouille, mon client, et à sa persévérante longanimité.

« M. Toutandouille est un homme d'une probité immaculée, et M. Pitanchard seul un infâme grelin.

« Etc.... »

Sur quoi M^e X..., fort de l'approbation du tribunal, prendrait sa cocarde rouge et la parole pour s'exprimer ainsi :

« — Messieurs, je viens de vous démontrer victorieusement que M. Pitanchard n'est qu'un voleur et un escroc, et que M. Toutandouille est l'innocence personifiée.

« Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Maintenant je me fais fort de vous démontrer, non moins victorieusement, que le voleur et l'escroc, ici, c'est M. Toutandouille, et que M. Pitanchard, mon client, est digne de se présenter à la prochaine distribution de prix Monthyon.

« Nous ne réclamons à M. Toutandouille que cent cinquante mille francs, messieurs; c'est cinq cent mille qu'il faudrait lui demander. Et si notre esprit de conciliation n'avait pas prévalu, ce n'est pas devant ce tribunal qu'il aurait comparu, mais devant une juridiction à laquelle il aurait eu d'autres comptes à rendre: devant la cour d'assises.

« Etc.... »

Quel avantage n'aurait pas ce système. L'avocat de chaque partie, étant la même tête dans deux toques, connaissant également l'affaire, plaiderait avec le même talent le pour et le contre, et enfin il encaisserait des deux mains, ce qui n'est pas à dédaigner.

Ainsi la justice n'aurait à subir aucune influence susceptible de fausser son verdict.

Vous me direz que si l'on est jamais obligé d'en arriver là, il est beaucoup plus simple de supprimer les avocats.

Ça, c'est encore une idée!

PORC-EPIC.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Ceux des républicains les plus purs qui poussent à une épuration trop rapide de notre machine administrative sont certainement des purs hatifs.

Si c'est pour achever son éducation politique que le prince de Galles est allé visiter les Indes, il fera bien de ne pas revenir d'Inde.

Est-ce par une fine raillerie contre les sous italiens, dont on ne peut pas se débarrasser, que la direction du Grand-Théâtre vient de remonter la *Poix sarde*.

La France roule dans la boue, et voilà pourquoi la rente baisse, me disait hier un réactionnaire. Partout où il y a boue, il y a baisse.

Pourquoi l'entrée d'une maison, qui est le plus souvent une porte de bois, est-elle appelée une porte *dallée*?

Quel dommage que la transmission des pouvoirs n'ait pas coïncidé avec le passage de Vénus sur le soleil. Vénus aurait si bien représenté l'*astre en mission*.

Pour faire un bon gouvernement, les hommes politiques établissent d'abord un sénat, comme pour faire une bonne pièce, les auteurs dramatiques commencent par un *scéna... rio*.

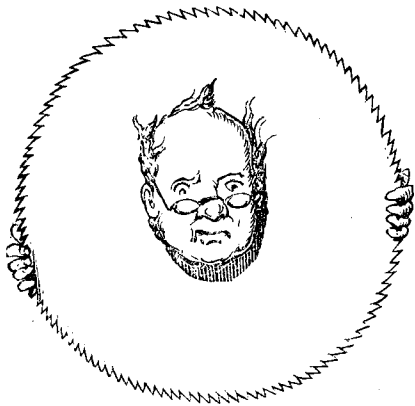
Il paraît qu'on a oublié l'automne dans les calendriers qui se vendent dans toutes les communes de France; aussi celles-ci ont-elles chargé les nouveaux députés de réclamer leur *automne omis*.

Certains proverbes sont singulièrement injurieux; ainsi, pourquoi dit-on à un homme, qui a besoin de réfléchir avant de prendre une résolution: « *L'âne, huit pores te conseillent.* »

Au lieu d'une Assemblée collet-monté, nous avons une Assemblée amie du peuple et de son développement intellectuel. Partout où l'ancienne parlait de *mettre des cols*, celle-ci parlera de *maîtres d'école*.

Mais ce ne sera pas une raison pour fréquenter l'école comme une halle.

PAREMENTS BLEUS.



GANDOISES DE LA SEMAINE.

La bourgeoisie a donné son opinion sur les derniers événements. Elle a peur.

Le propre de la bourgeoisie conservatrice est d'avoir peur. Je vous demande un peu ce que c'est qu'une bourgeoisie qui ne sait pas avoir peur dans les circonstances solennelles.

Cette excellente bourgeoisie ressemble assez, en ce moment, au bonhomme ci-dessus placé, qui n'a pas trouvé d'autre moyen de se défendre que d'aller se fourrer la tête au centre de rotation d'une scie circulaire.

La scie lui ronge le col, et, comme tout le monde s'écarte, elle ne fait du mal qu'à lui.

Une belle chose que la peur, passée en système politique.

M. Gambetta est venu à Lyon; il passe plus de vingt-quatre heures dans la seconde ville de France.

— C'est l'anarchie la plus complète, la révolution en permanence.

— Et il a parlé encore!

— Voilà ce que c'est: tant que nous n'aurons pas un gouvernement fort, il se trouvera des gens qui auront l'audace d'aller à Lyon et de parler au risque de mettre le feu à la ville.

— Quelle terrible situation!

— Pitoyable, ne m'en parlez pas.

On nous raconte une histoire bien amusante:

Le propriétaire d'un journal de Lyon aurait été assigné à comparaître devant le juge d'instruction chargé de l'enquête sur l'assassinat de Givors.

C'est comme témoin, ne l'oublions pas, que le propriétaire dudit journal est mis en cause et invité à déposer sur des points de cette affaire que la justice n'a, paraît-il, appris qu'en lisant son récit de l'assassinat.

Si maintenant les juges d'instruction se mettent à aller demander des renseignements aux journaux, il n'y a pas de raison pour ne pas charger les journalistes eux-mêmes des enquêtes.

Nous sommes même persuadés qu'ils y réussiraient à merveille; car au moins, avec eux, les témoins mal doués sous le rapport de la mémoire ne courraient plus le danger, à la première hésitation, à s'entendre poser brusquement cette question terrifiante:

— Où étiez-vous le jour du crime, de telle heure à telle heure.

Une fois les journalistes investis de cette magistrature, les juges d'instruction n'auraient plus d'autre travail que de dépouiller les feuilles quotidiennes pendant leur déjeuner, entre la poire et le fromage.

Si jamais on entreprend une réforme judiciaire, il y a là toute une révolution à opérer.

Ce que c'est que l'exemple.

Depuis que M. Buffet a sauté comme l'on sait, les bals officiels affluent dans toutes les préfectures de France, et c'est à qui sautera le mieux, — d'une autre façon.

On dirait que le *sautage* est comme la petite vérole: quand on l'a eu une fois, on en est affranchi pour une période d'années illimitée. Sauter dans un bal est le procédé de vaccine en vogue.

Bah! tant que nos fonctionnaires ne feront que danser, nous aurions bien tort de nous plaindre; car si cela ne leur fait pas du bien, au moins ça ne leur fait pas de mal.

L'administration des domaines vient de faire le compte

des dépenses de réédification de la colonne Vendôme. Total: 301,500 francs.

Courbet, qui a été condamné à payer ces frais, peut se vanter d'avoir fait les choses en grand et de n'avoir pas lésiné sur la dépense.

C'est le moment de répéter le vieux refrain:

On est fier de connaître Courbet
Quand on regarde la colonne.

Il vient de se fonder à Paris, une société sous le titre: *Société générale pour la pratique et l'étude de la Crémation*.

On n'entertera plus les morts, on les brûlera, et leurs cendres, enfermées dans une *cantine*, seront conservées pieusement par les familles dans un placard *ad hoc*.

Cette innovation est appelée à faire disparaître les tableaux d'âieux, les meilleures marques de l'ancienneté des familles.

On n'aura plus désormais que des *cantines* d'âieux.

Une famille qui aura ses cent *cantines* sera réputée de meilleur aloi que celle qui n'en aura que soixante, et les parvenus iront aux ventes après décès miser, à des prix extravagants, les *cantines* funèbres dont ils voudront enrichir leur collection paternelle et maternelle.

Il paraît que l'on va réglementer les dimensions des décorations qui devront être portées avec les rubans d'ordres étrangers ressemblant à celui de la légion d'honneur ou de la médaille militaire.

Puisqu'il faut porter les médailles, surtout qu'on puisse les porter grosses, très-grosses, c'est la seule consolation que demandent les titulaires.

— Pourquoi les maris jaloux ne sont-ils pas électeurs de droit pour les élections sénatoriales.

— Mais de quel droit?....

— N'ont-ils pas l'habitude de faire des *scènes à tort*.

DON GNAPROGNOS DU GOURGUILLONAS.

PRÉDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

Un journal conservateur recommande à ses quarante-trois lecteurs assidus de se mettre en mesure pour lutter avantageusement contre les radicaux dans les élections qui doivent avoir lieu prochainement en vue de combler les vides faits, par de récentes démissions, dans le conseil général et le conseil municipal de Lyon.

Laisser élire les radicaux, ce serait, d'après cette feuille, voter la mort de toutes les autorités du département, ce serait voter l'incarcération de tout ce qui pense sainement, ce serait surtout voter la suppression de la subvention de ce journal.

Ladite feuille conservatrice termine enfin en déclarant que des élections radicales mettraient le feu au département.

A la suite de cette dénonciation, la Compagnie des allumettes chimiques incombustibles intente un procès en dommages-intérêts à tous les électeurs radicaux, se basant sur ce que des bulletins de vote aussi incendiaires ne peuvent être que des allumettes de contrebande.

Le ministère public, interloqué par cette singulière prétention, déclare n'y voir que du feu.

La Compagnie des allumettes s'empare de cette déclaration, sur laquelle elle s'appuie pour accentuer encore sa demande.

A la première séance de l'Assemblée, M. Buffet pénètre dans la salle et va s'asseoir sans hésiter au banc des ministres.

Sur l'observation d'un questeur, l'ex-ministre de l'intérieur déclare qu'il se retire puisqu'il ne peut pas faire autrement, mais qu'il tient à protester énergiquement et à déclarer devant tous qu'il est loin d'être content.

A la suite d'une discussion survenue en pleine rue, M. Rouher et le prince Jérôme Napoléon sont enfermés au poste.

Le lendemain, le caporal de garde ne trouve plus que deux nez sur la paille humide du cachot.

Les membres de la famille d'Orléans adressent au nouveau ministère leur adhésion sincère à la République. Ils lui promettent un dévouement sans limites si l'Assemblée veut bien faire réviser les comptes des quarante et quelques millions payés à leurs personnes, afin de réparer une erreur de vingt-neuf sous commise à leur détriment.

D. G. DE G.

LA REVANCHE DE GUIGNOL

ACTUALITÉ EN UN ACTE.

Personnages: M. VAUTOUR.
GUIGNOL.

SCÈNE I.

M. VAUTOUR.

M. Vautour est seul dans une grande salle, très-richement meublée et ornée sur toutes ses faces de sceptres, panoplies d'armes, tableaux d'âieux, etc. L'entrée de la chambre est solidement barricadée par un énorme coffre-fort, sur lequel sont entassés de nombreux in-folio.

M. Vautour — Je suis pourtant ici en sûreté, et je ne puis, malgré tout, ni dormir, ni manger, ni boire. Toujours l'ombre de ce scélérat de Guignol, que j'ai flanqué à la porte de cette maison, qui vient se placer devant mes yeux. Ce galopin, que j'ai chassé à coups de fusil comme un chien, m'apparaît sans cesse, couvert de plaies et de sang. Ah! l'affreux spectre rouge! Et pourtant le ciel m'est témoin que c'est pour le bien de tous en général, et le mien en particulier, que j'ai dû me débarrasser de sa personne; le bon ordre avant tout. (On frappe violemment à la porte.) Quel est ce bruit? J'ai peur. Si c'était Guignol!... Encore le spectre rouge! (Il saisit deux sabres accrochés à la muraille.) Qui est là?

SCÈNE II.

M. VAUTOUR. — GUIGNOL (au dehors).

Guignol. — Ouvre donc, vieux.

M. Vautour (à part). — Cette voix!... C'est lui!... J'ai peur. (Haut.) A qui pensez-vous parler?

Guignol. — Te demandes à qui que je parle. Eh! ben, à toi, au Vautour. — Ouvre, ou je cogne.

M. Vautour. — Qui êtes-vous?

Guignol. — Te perds donc la toquante, grand gala-vard. Te veux pas me reconnaître. C'est pas une raison si te m'as tant tarabusté le cotivet que, sans de bonnes âmes, j'aurais manquement été chiquer les choux par le trognon, pour que te comprennes plus mon japillement. Je sis Guignol; ouvre donc, vieux, maintenant.

M. Vautour. — Je n'ouvre pas à des vagabonds.

Guignol. — Vagabond! Oh! pas de blagues! Nous sons pas ici pour débobiner de canettes de gognandises, et gn'a pas c'te fois, par devant et par d'arrière toi, de bétas pour relacher ce que crache ta bavarde comme un gorgeon d'eau benite.

M. Vautour. — En un mot, que voulez-vous?

Guignol. — Te m'appelles vagabond! Te sais ben que c'te cambuse, ouisque te vis comme un coq sans pattes, est ben un peu à moi. Quand mon grand, qu'était le frangin de ton grand, l'a acheté chez le marchand de biens nationaux, y se sont mis tous deusses pour allonger le poignon. Gn'a longtemps de ça, mais t'y sais ben, pas vrai?

M. Vautour. — Je n'ai jamais contesté vos droits de propriétaire, Monsieur Guignol.

Guignol. — Alorsse, ouvre.

M. Vautour. — Cela m'est impossible.

Guignol. — T'as dit impossible. Décapille donc pourquoi. Est-ce que te t'allonges pas de tout ton long dans note baraque, toi?

M. Vautour. — Moi, c'est autre chose.

Guignol. — Ah! je saurai donc pas me lantibardanner dedans si ben que toi; je saurai donc pas m'y faire sarvir par de domestiques si ben que toi, et y roupiller sur de puciers tout en élastique si ben que toi?...

M. Vautour. — Oubliez-vous, Monsieur Guignol, qu'à moins d'avoir l'habitude du luxe, on ne peut, sans y causer de graves dégradations, occuper une maison comme celle-ci?

Guignol. — L'habitude du lusque! Où donc te l'as pris, toi? C'est-y pas dans note cambuse? Mais si te m'avais pas fait débarouler les escayers si souvent, je l'aurais ben aussi l'habitude du lusque. Alorsse finablement t'as peur que je petafine notre bi n?

M. Vautour. — Pas autre chose, Monsieur Guignol.

Guignol. — T'esse encore un gone canant, toi. Mais ouvre donc un peu, que je voye au moins...

M. Vautour. — Non, Monsieur Guignol.

Guignol. — T'as peur que j'y flanque le feu avè mon chelu.

M. Vautour. — Oui, monsieur Guignol.

Guignol. — Dis donc, vieux, si c'est comme ça, pourquoi donc que te me fais toujours abouler de yards pour les retapages de la cambuse?

M. Vautour. — Mais vous payez d'abord votre moitié, monsieur Guignol, comme propriétaire.

Guignol. — Une moiquié, mais le reste?

M. Vautour. — Et ensuite, vous payez la mienne, parce qu'il ne serait pas juste qu'ayant tout l'embarras et le souci de l'entretien, je fusse encore obligé de payer ce qu'il coûte.

Guignol. — Ah! voui. Toi, t'as tout l'emmiellement, te roulles dans nos puciers, te t'étires sus le mobilier, te petafines la tapisserie tant que le jour est long; moi, j'ai rien qu'à me bambanner au soleil, et alorsse, en revange, je lâche les pécuniaux pour enlever les impanissures que te fais tout seul.

M. Vautour. — C'est parfaitement cela.

Guignol. — Et y faut pas te payer pour ça ?

M. Vautour. — Si, mais ce qui me revient vous est porté chaque année sur la note d'entretien et réparations.

Guignol. — Ah! voui! Comme ça t'esses logé pour rien et t'esses payé pour être logé? Hé ben! te fais là un méquier qui est rien chenu, mon vieux.

M. Vautour. — Dans notre intérêt commun toujours, dans le vôtre surtout. Pour connaître l'administration d'un domaine, il faut avoir déjà défendu des intérêts sérieux. Moi, je m'y connais; vous, vous feriez tout de travers. Alors, je me dévoue pour vous tirer d'affaire, et je prends sur mes bras notre besogne commune. C'est fort heureux pour vous.

Guignol. — Sis-je t'y un heureux mami d'avoir mis la patte sus un particuyer qu'a tant de dévouement. He ben! tout de même je sis pas content.

M. Vautour. — Parce que vous êtes un ennemi du bon ordre.

Guignol. — Dites donc pas de gandoises. Voyons, là, sans blague, m'sieu Vautour, ouvrez-moi un petit peu, rien que pour voir. J'y demande ben gentiment.

M. Vautour. — Jamais! Vous voulez tout dévaliser ici.

Guignol. — Vrai! je serai tranquille comme Baptiste, je pitrognrai rien, je farfouillrai pas dans vos pape-lards, mais je peux ben un peu reluquer ma porpiété.

M. Vautour. — N'insistez pas, ou j'appelle du secours.

Guignol. — Mon bon m'sieu Vautour, vous voulez pas que je mourisse: y a rien à chiquer à la maison et les boyes me gassent comme un battant de cloche. Ouvrez-moi.

M. Vautour. — Au voleur! au voleur!

Guignol. — La Madelon est si maigre que ses pattes ont quasiment l'air de picous de cerises.

M. Vautour. — Au voleur! à l'assassin!

Guignol. — Mais, grand pillereau, t'as donc rien dans l'estôme que fait tic tac? C'te fois, nous allons ben voir. Ouvres-tu ou je bute.

M. Vautour. — A l'assassin! à l'incendiaire! (Des coups redoublés retentissent contre la porte, dont le panneau supérieur finit par céder. Guignol renverse les livres qui lui barrent le passage, escalade le coffre-fort et entre dans la chambre.)

Guignol. — Eh ben, c'te fois, nous y v'là dans la cambuse.

M. Vautour. — A l'assassin! à l'assassin!

Guignol. — Quinche donc pas, te sais ben que je veux pas t'avaler tout cru.

M. Vautour. — Au voleur! à l'assassin! à l'incendiaire!

Guignol. — Assez piaillé, ou je recogne.

M. Vautour. — Je sais bien que vous voulez me tuer, dévaliser la maison et y mettre le feu.

Guignol. — Que t'esses bugnasse! Dessempiller une chouette baraque comme ça, une baraque qu'esse à moi, que mon grand p'pa s'est tant esquiné pour mela laisser! te n'as donc que de bétiseries dans le bec.

M. Vautour. — Alors, que voulez-vous?

Guignol. — Pas de z'insurtes, ou je vas cogner. Ensuite, te vas enlever c'te garde-robe à gros sous que t'as fiché devant la porte pour empêcher aux honnêtes gens de s'amener ici quand y voudriont.

M. Vautour. — C'est le désordre organisé.

Guignol. — Et pis, finalement, te vas payer de moi-quié c'te porte avé moi.

M. Vautour. — C'est le bouleversement de tous les principes.

Guignol. — Ousqu'est mon pucier, maintenant?

M. Vautour. — Comment, vous allez vous installer ici. Jamais, jamais, jamais! Rien au monde ne me fera accepter cela.

Guignol. — Eh! ben, mon pauvre vieux, y faudra t'escanner.

PIQUE-EMPEIGNE.



PAROLES & MUSIQUE.

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Vous souvient-il des quelques mois qui précédèrent immédiatement la période de l'empire dit libéral? En ce

bon temps, où celui qui fut Napoléon III manifestait dans ses discours des vellétés de libéralisme contre lesquelles M. Rouher faisait semblant de se gendарmer, les bonnes gens ne se lassaient pas de répéter :

— Est-il fort! Remarquez sa tactique. Il veut absolument faire appliquer ses idées par les membres de son entourage qui y sont le plus opposés. Il veut faire faire du libéralisme par des autoritaires.

C'est à peu près ce que l'on peut dire de M. Senterre, quand on suit avec attention son système d'administration théâtrale.

Pour obtenir de la bonne musique, pense M. Senterre, prenons des gens qui n'ont jamais eu un son dans la gorge ni une note dans la tête. Ceux-là, au moins, n'ont pas de mauvaises méthodes, pas d'habitudes vicieuses enracinées; ceux-là n'ont pas de préférences tyranniques pour tel ou tel opéra; ceux-là enfin sont tout à fait étrangers à l'art musical, et il y a des chances pour qu'ils interprètent les partitions avec plus d'impartialité, que dis-je? avec un talent d'observation plus sûr qu'un artiste mûri, mais aveuglé par les préjugés de sa caste.

En outre, des gens qui n'ont jamais chanté, on ne sait pas ce qu'on en peut attendre, et nos artistes lyriques les plus célèbres ont tous débuté ainsi: il a été un temps où ils n'avaient jamais chanté.

Qui sait? C'est peut-être à cette circonstance qu'ils doivent la gloire dont ils se sont couverts plus tard.

Et, fort de ce judicieux raisonnement, M. Senterre nous a composé la fameuse troupe que l'on sait, formée, à quelques exceptions près, de musiciens sans voix, de voix sans savoir musical, et surtout de chanteurs sans voix et sans musique.

Si c'est réellement ce que la direction a voulu faire, si elle a surtout travaillé en vue d'une expérience originale, elle a eu tort de ne pas le dire tout de suite. Au moins, on saurait à quoi s'en tenir et on irait voir, pour rire, le *Carnaval d'un Merle blanc* au Gymnase, ce qui est beaucoup plus drôle.

Qu'on joue *Guillaume Tell*, *Hamlet*, les *Huguenots* ou *Roméo et Juliette*, ou bien encore l'*Africaine*, qu'on nous promet pour cette quinzaine, il n'y a pas à s'en inquiéter. L'impression qui reste de toutes les interprétations de grand opéra à Lyon est une impression de fausses notes et d'ensembles détonnants. Voilà ce qui domine en tout et pour tout, et tous les artistes en représentation ne changeront rien à cet état de choses, à moins qu'on ne se décide à renouveler tout le personnel de comparses et de seconds emplois.

Mais il ne faudrait pas trop se bercer d'illusions à ce sujet.

Il y a certaines directions qui se croient créées et mises au monde non pour faire chanter des artistes, mais pour faire chanter... le public.

ŒIL-DE-LYNX.



ÉQUEVILLES.

X..., qui se donne des airs de défenseur de la religion, a gagné beaucoup d'argent en exploitant simultanément sa mine cafarde et des mines de charbon dont il est fort actionnaire.

— C'est une mine de Saint-Etienne qu'il a!.....

— Allons donc! Une mine de Sainte-Antienne.

+

Après les scrutins de ballottage.

— Quels accrocs à l'ordre moral! Est-il bien battu?

— Parbleu! les accrocs battent.

+

Adolphe était rêveur à la sortie du dernier bal de l'Alcazar.

— Est-il possible, dit-il philosophiquement à Alphonse, qu'on passe ainsi un quart de l'année à prendre au sérieux, entre minuit et quatre heures, des femmes qui ont navigué dans toutes les eaux bourbeuses?

— Que tu es bête, mon cher, ce n'est pas pour autre chose qu'on appelle ce quart de l'année le *quart naval*.

+

On va décidément mettre en adjudication le barrage de la Mulatière.

— Tous ces travaux successifs sont chers à la fin.

— Chers! mais non, il s'agit des *eaux*.

+

A la dernière séance de la société littéraire de Lyon, on a lu une quantité de rapports sur l'origine du mot « gendarme » employé pour désigner un hareng saur.

M... (tout le monde le reconnaîtra) a tranché victorieusement la question :

— C'est parce que la plupart des gendarmes, a-t-il dit, sont d'anciens cavaliers de l'armée.

— Et alors?.....

— Et alors, comme les harengs ils sortent de *Sau-mur*.

DU CROCHET.

CORRESPONDANCE.

M. V., au Havre. — Entendu et accepté. Guignol vous fait tous ses marciements.

Un franc-yonnais. — Vrai, je croye qu'y sont tous. Savoyards dès delà à Grenoble, y comprennent pas le français, et y me font dire un tas de canconneries qu'y a pas de bon sanque. Magine-toi qu'y m'ont z'imprimé (p. 1^{re}, col. 3, ligne 4), que je fais *lêcher* de boucles au lieu de *lâcher*; et pis (p. 2, col. 3, ligne 3), que je posais culotte dans une *rose*, y savent pas ce que c'est qu'une *raze*. Ah! nom d'un rat, gn'a ben de besoin de l'intrusion bligatoire dans ce pays de sauvages.

Georges Dandin. — Pristi! je l'ai fait renifler à Gnafron, y n'en est tombé à bouchon à la renverse, tant c'est fort; si ça fait de malheurs en ville, c'est toi que payeras la casse.

Aristophane. — Ne pas exagérer d'un cheveu, c'est suivant comme on l'entend: en large ou en long? La différence varie d'un décimillimètre à un mètre, il y a de la marge; mais, rassurez-vous, Porc-Epic, homme simple et droit, l'a entendu en épa'sseur.

F. de la Tuyère. — Attention, petit, faut pas bétiser. Ce que t'as dans la ramyante, sus la bosse, eh! ben ça veut dire que les agraffes d'une petite fenotte te pitrognront le gigier du sentiment. Ça peut senifier aussi que ton nom restera pas toujours dans les crottes de chien et que te deviendras aussi tant célèbre que le corcodile du grand dôme de l'hôpital ou que le baboin de Saint-Georges.

Le Gérant, BAFFERT.